

aller rejoindre le fiancé qui l'attendait avec tant de courage depuis si longtemps.

“Les amis et les parents versèrent des larmes amères sur le départ de la jeune fille et des vœux ardents furent formulés pour une heureuse traversée. Blanche, tout à son amour, ne versa pas un pleur, et sa petite main agita sans trembler son mouchoir blanc jusqu'à ce que le navire qui la portait eût disparu à la vue de tous.

“Une partie de la traversée s'effectua dans les plus heureuses conditions, et déjà l'on espérait voir bientôt les côtes de la Nouvelle-France, quand, tout à coup, surgit à l'horizon, un vaisseau d'allure singulière, que l'on reconnut pour un des vaisseaux-pirates qui sillonnaient alors les mers.

“L'attaque du côté de l'ennemi se fit si prompte, et le vaisseau-pirate fondit avec tant de vitesse sur le gallion français que celui-ci n'eut guère le temps de se préparer à la lutte.

“Les Français se battirent donc en désespérés et le combat devint terrible tant par l'opiniâtreté des assaillants que par la valeur de leurs adversaires.

“Deux coups de canon avaient fait tomber les deux grands mâts du vaisseau français et rendaient toute manœuvre presque impossible.

“Bientôt l'abordage se fit et les grappins furent jetés au milieu d'un feu bien nourri de canon, de mousqueterie et de grenades. Les corsaires allèrent les premiers à l'assaut, le pistolet au poing et le coutelas entre les dents. D'abord les Français eurent quelque avantage, et par trois fois repoussèrent les ennemis et les forcèrent de quitter leur pont et leur gaillard.

“Les pirates allaient se retirer pour la dernière fois, quand le capitaine du corsaire donna ordre à ses officiers d'aller fermer les écoutilles et les ponts afin d'empêcher ses gens d'y chercher un refuge et de les contraindre à se battre jusqu'à ce qu'ils soient victorieux ou qu'ils meurent...

“Une rage féroce s'empara alors de l'équipage qui se rua avec une furie sans nom contre les malheureux Français. Ceux-ci, abandonnant tout espoir, ne se battaient plus que pour l'honneur du drapeau, aimant mieux encore succomber dans la lutte que de rester vivants entre les mains de leurs farouches ennemis.

“Au milieu de ce tumulte sanglant, Blanche de Beaumont, comme un ange secourable, allait des blessés aux mourants, prodiguant à tous des soins intelligents et parlant à ceux qui allaient quitter la terre des récompenses éternelles qui attendent ceux qui combattent noblement pour Dieu et la patrie. Ses pieds glissaient dans le sang, comme elle allait ainsi dans son œuvre de charité et de dévouement, et devant cette scène pleine d'horreur elle sentait parfois son cœur défaillir... Elle eut la triste et suprême consolation de recevoir le dernier soupir de son oncle, blessé mortellement à la poitrine, et de lui rendre les derniers devoirs. A ce moment même, où le visage baigné de larmes amères, elle fermait pieusement les yeux de son parent, le capitaine du vaisseau qui se trouvait près de notre héroïne, reçut sur la tête un coup de mousquet si violent qu'il lui fracassa le crâne et que la cervelle rejaillit sur elle. C'en était trop ; la jeune fille s'affaissa parmi les morts et les mourants, privée de sentiment.

“Le vaisseau français désarmé, ras comme un ponton et hors d'état de résister plus longtemps, dut enfin se rendre.

“Blanche de Beaumont fut considérée comme une trop belle part de butin pour être mise à mort et le capitaine du vaisseau pirate la réclama comme sa part.

Le désespoir de la jeune fille, lorsqu'elle eut repris ses sens, fut indescriptible, mais ni les pleurs, ni ses supplications ne purent attendrir son ravisseur.

“Il la voulait pour sa femme, répondait-il à toutes ses prières.

“—Je ne suis pas libre, cria Blanche de Beaumont. Je suis fiancée,

ajouta-t-elle fièrement, à Raymond de Nérac, chevalier de l'Ordre de Saint-Louis, capitaine au régiment de France, et n'aurai jamais d'autre époux que lui.

—Où donc ce beau chevalier demeure-t-il? demanda sarcastiquement le capitaine des pirates.

—Dans la Nouvelle-France, dit Blanche, où l'honneur et le devoir lui commandent de rester.

“Une pensée diabolique traversa à ce moment, l'esprit de ce monstre, et comme sa captive refusait de l'écouter ou de l'accueillir auprès d'elle, il commanda à l'équipage de faire voile pour Québec, afin de torturer son innocente victime par la vue de l'endroit où son cœur l'appelait, sans jamais lui permettre d'y descendre, ne fût-ce qu'un seul instant.

“Blanche fut enfermée dans une étroite cabine où on la garda sous la plus étroite surveillance.

“Un jour, cependant, on lui permit de monter sur le pont, ce fut pour apercevoir la terre, une terre couverte de vastes forêts et de la plus luxuriante végétation.

—“Voici la Nouvelle-France, lui fut-il dit, avec un méchant sourire.

“La Nouvelle-France! ce pays qu'elle voulait faire sien par adoption, où l'attendait l'élu de ses rêves et de son cœur! Et pourquoi son cruel ravisseur l'y amenait-il? L'affreuse vérité se fit jour dans son esprit et sa douleur fut si grande que sa raison s'effondra devant l'épreuve terrible qui l'attendait encore. S'échappant des mains qui la retenaient, elle se précipita dans la mer.

“Ce fut en vain qu'on chercha à la sauver; les vagues miséricordieuses la déroberent à ses ravisseurs et gardèrent à jamais l'infortunée Blanche de Beaumont.

“Un voile sombre était aussi tombé sur l'équipage et le vaisseau avec la disparition de la jeune fille. Les matelots superstitieux disaient qu'ils avaient perdu leur bonne fée et d'étranges pressentiments agitaient tous les esprits. Le capitaine lui-même regrettait sa malheureuse victime et n'ouvrait plus les lèvres que